

Guillaume JACQUES, Paris V – CRLAO

xiang@free.fr

20^{èmes} journées de linguistique d'Asie orientale, 22-24 juin 2006

La chute du –s en tibétain de l'est

Le tibétain ancien comprenait neuf consonnes finales (*rjes vjug*), une série d'occlusive orales notées –b –d –g, une série de nasales –m –n –ŋ et trois autres consonnes –r –l –s. La consonne –v est traditionnellement comptée parmi celles-ci, mais elle ne sert en position finale qu'à désambigüiser les syllabes et ne représente pas un véritable phonème.

Par ailleurs, fait exceptionnel au sein de la famille sino-tibétaine, des groupes de consonnes finaux étaient possibles : –gs –bs –ŋs –ms et dans les documents d'avant la réforme orthographique du 9^{ème} siècle, on trouve également les trois groupes finaux –nd –rd –ld (*da drag*).

La consonne finale –s du tibétain ancien se maintient à l'ouest du Tibet (Ladakh, Baltistan), mais a disparu complètement dans les dialectes de l'est, qu'ils soient Amdo, Kham ou hétérodoxes. Par exemple, dans le dialecte Amdo de bLabrang (Gesang 1999 : 281-2), l'ensemble des rimes de type [voyelle + s] se sont confondues en la voyelle antérieure i ; de même, dans le dialecte de Zhongu (Sun 2003 : 790), –as –es –os se sont confondues en i tandis que les rimes à voyelles hautes –us –is sont passées à ə.

Toutefois, il apparaît que ces changements sont relativement récents, car aussi bien les transcriptions chinoises de mots tibétains que les emprunts dans des langues ayant maintenu le –s final attestent de sa présence.

1. Transcriptions chinoises

On connaît un nombre important de documents d'époque Ming et Qing contenant des transcriptions en caractères chinois de divers dialectes tibétains de l'Amdo et du Khams (Sun 1997, Sun 2002) produits par les 四夷馆 *siyíguǎn*. Le 《西番馆译语》 *Xīfān guǎn yìyǔ* (Nishida 1970), daté selon Sun (2002 : 85) du début du 15^{ème} siècle, retient particulièrement notre attention. Dans ce texte, le –s final est maintenu systématiquement, aussi bien en tant que consonne finale simple que dans les groupes complexes. Le dialecte chinois qui a servi à la transcription était différent du mandarin standard actuel, mais il s'agissait d'une forme de mandarin (probablement le dialecte du sud *nanyin* 南音, langue de la cours à l'époque Ming) et son inventaire de consonnes finales était proche au mandarin standard moderne. Ainsi, pour les besoins de ce travail, nous nous contenterons d'indiquer le chinois en pinyin.

Tibétain	sens	transcription chinoise	pinyin
vbras *mbras	riz	恩卜刺思	ēn bǔ là sī
lpags pa	peau	失罢克思罢	shī bà kè sī bà
stegs	marche	思揲克思	sī dié kè sī
gdugs	parasol	纪毒克思	jì dú kè sī
slebs	arriver	思列卜思	sī liè bǔ sī
sems	penser	线思	xiàn sī

Tableau 1 : Présence de -s finaux dans les transcriptions chinoises du tibétain dans le *Xīfān*

guǎn yiyǔ

Dans le tableau ci-dessus, il apparaît que les groupes de consonnes [occlusives + s] étaient toujours prononcés tels quels au moment où ce document a été mis à l’écrit. Dans le même texte, les occlusives finales non suivies de –s ne sont pas transcrites¹ (Sun 2002 : 91) :

Tibétain	sens	transcription chinoise	pinyin
nub	occident	奴	nú
rgyab	dos	儿甲	ér jiǎ
brgyad	huit	本儿甲	běn ér jiǎ
lag	main	刺	là

Tableau 2 : Occlusives finales simples dans le Xīfān guǎn yiyǔ

C’est probablement là la preuve que les occlusives du tibétain de cette époque devaient être non relâchées, et que le débat concernant leur voisement en tibétain ancien est sans objet².

Les données du Tableau 1 montrent que la chute du –s n’était pas accomplie dans certains dialectes de l’est (qu’il est futile de vouloir tenter caractériser déjà comme appartenant au groupe Amdo ou au groupe Kham) au 15^{ème} siècle.

2. Le –s final en rgyalrong

Parmi les langues non-tibétaines du Sichuan, les quatre langues rgyalrong (situ, japhug, tshobdun et zbu) sont les seules à avoir préservé le –s final. Néanmoins, l’histoire de ce –s est complexe, car les correspondances entre langues sont particulièrement irrégulières, comme l’a noté Sun (2000 §2.1.3). En effet, si dans la majorité des cas les –s finaux se correspondent entre eux parmi les langues rgyalrongs (par exemple « poumon » japhug *tuu-rtsh^hrs*, rgyalrong de l’est *tə-rtsh^hós* et zbu *tə-rtsh^hôs*), on trouve des cas où –s correspond à –t, à une syllabe ouverte ou à un coup de glotte dans une autre langue :

japhug	rgyalrong de l’est	zbu	sens
<i>rxpjxs</i>	<i>kpjét</i>	<i>repjês, repjîs repjês, rep^hje?</i>	tresser (les cheveux, fils)
<i>jndzxs</i>	<i>jdzót</i>	<i>ndzôs, ndzôs</i>	épaisse (d’une poudre)
<i>jmut</i>	<i>jmês</i>	<i>lmît, < lmôt, lmôt</i>	oublier
<i>nuŋŋxt</i>	<i>nəŋkâs</i>		se séparer
<i>ɕp^hxt</i>		<i>spês</i>	réparer
<i>tuu-ɕkrut</i>	<i>tə-mdzirikî</i>	<i>tə-ɕkrôt</i>	bile

Tableau 3 : Correspondances irrégulières de -s et –t dans les langues rgyalrongs

¹ Il ne semble pas qu’il faille émettre l’hypothèse que ces occlusives correspondent ici à un coup de glotte en chinois, même si certains caractères de transcription avaient *rusheng* en chinois moyen.

² Une controverse existe quand à la prononciation réelle de ces occlusives en tibétain ancien. Certains linguistes (tels que Zhengzhang Shangfang) pensent que le choix de symboles d’occlusives voisées dans l’écriture prouve que ces consonnes devaient être effectivement voisées. D’autres font référence à l’exemple du thai, où les voisées sont également utilisées pour noter les occlusives finales glottalisées – mais cette comparaison est invalide, car la raison pour laquelle le thai utilise les symboles des voisées est dû au fait que l’écriture a été importée du khmer, où les sourdes non aspirées p et t sont devenues préglottalisées (et donc voisées) et que le thai a repris tels quels ces symboles originellement d’occlusives sourdes pour noter ses propres préglottalisées.

Par ailleurs, le suffixe d’aoriste de première et seconde personne singulier est –t dans certaines variétés de japhug, et –s dans la plupart des variétés de japhug ainsi qu’en zbu (pour « j’ai mangé cela » on a *tx-ndzá-t-a* et *tx-ndzá-z-a*)³. Si certains de ces exemples doivent pouvoir s’expliquer d’une façon morphologique (anciens suffixes réanalysés comme partie de la racine), il a dû se produire dans une langue rgyalronguie un changement de *–s à –t, comme le montrent en particulier les deux emprunts tibétains *ɽɽskɽt* « escalier en bois » (de *rgya skas*) et *ɕnat* « élément du métier à tisser » (de *snas*). Il n’existe pas à notre connaissance de dialecte tibétain ayant confondu –s et –t en –t, et il doit donc s’agir d’une innovation au sein des parlers rgyalongs.

Cette innovation n’a cependant touché qu’une très petite partie du vocabulaire, et la majorité des –s présents dans les langues rgyalrong modernes n’ont pas subi d’évolution phonétique et peuvent donc nous renseigner sur les états antérieurs de la phonologie du tibétain.

On ne trouve pas en rgyalrong de groupes [occlusive +s], mais on a montré (Jacques 2003, 2004 : 460) que le suffixe nominalisateur *–s suivant les racines verbales en –t donnait des noms à –s final, ce qui implique l’existence d’un changement *–ts > –s en japhug et en rgyalrong de l’est (par exemple, le japhug *tu-ɕjɿs* < *qjət-s « envie » dérivé de *ɕjɿt* « penser »).

Dans les mots composés, il existe en rgyalrong une forme affaiblie des racines qui apparaissent en premier élément de composé. En général, il ne s’agit que de racine à syllabes ouvertes, dont les voyelles sont changées en u ou ɣ. Dans de rares cas, la consonne finale peut tomber. Le seul cas où l’on observe la chute d’un –s final est le mot *ɽɽjndox* « racine de navet », dont la première syllabe correspond à celle du mot *ras-ti* « navet » et la seconde à la racine *jndox*, qui est le terme générique pour les racines des plantes telles que les navets ou les carottes.

Il convient de noter que l’affaiblissement des syllabes en composé est un procédé morphologique, servant à marquer lien entre deux racines dans les mots composés. Dans les mots tibétains disyllabiques empruntés, en revanche, ce procédé ne peut s’appliquer, puisque les deux syllabes font partie d’un tout non analysable du point de vue rgyalrong. Ainsi, dans l’étude des correspondances du –s dans les emprunts, il ne sera pas nécessaire de prendre en compte la possibilité que l’on ait affaire à un phénomène d’affaiblissement pour expliquer l’absence de –s⁴.

En composé, le –s final est normalement conservé, même s’il se voisie (note 3) lorsqu’il est suivi d’une voisée, comme dans le composé tibéto-rgyalrong *razri* « fil de coton » (*ras* « coton », *-ri* « fil »).

3. Le traitement du –s dans les emprunts du tibétain en rgyalrong

Si l’on exclu les deux mots cités ci-dessus *ɽɽskɽt* et *ɕnat*, dont la correspondance –s :: –t est due à une innovation du rgyalrong, le –s final du tibétain correspond à deux phonèmes, soit à –s, soit à –j. La première correspondance est de loin la plus nombreuse, et s’étend sur de nombreuses couches d’emprunt différentes, depuis des emprunts remontant peut-être au proto-rgyalrong à des emprunts plus récents. Dans deux cas, *mbrɽzu* « résultat » (de *vbras* « fruit ») et *jɽzulu* « année

³ Jackson Sun (communication personnelle, 2004), propose d’analyser phonologiquement le –s final en tshobdun comme une voisée –z (mais la même analyse vaudrait pour le japhug et le zbu) afin d’expliquer la raison du voisement de cette consonne finale lorsqu’elle se trouve à l’intervocalique ou suivie d’un suffixe voisé.

⁴ Le seul contre-exemple imaginable serait la composition à l’intérieur du rgyalrong d’un nouveau mot formé de deux syllabes d’origine tibétaine – la première pourrait subir l’affaiblissement. Toutefois, ce cas ne s’applique pas pour nos exemples : premièrement, ce ne serait envisageable que si les syllabes indépendantes existent dans la langue, et deuxièmement, le composé ne pourrait pas avoir le sens spécifique qu’il a en tibétain (ou un sens dérivé de celui-ci).

du lapin » (de *yos-lo*), –s correspond à –zu (c’est à dire s + la voyelle épenthétique u, voir note 3).

Le second type de correspondance est beaucoup plus rare, et l’on peut donner la liste exhaustive des mots présentant cette particularité. C’est un changement bien connu propre aux dialectes de l’Amdo, ce qui suggère que ces emprunts appartiennent à une couche plus tardive, formée à un moment où le tibétain avait déjà subit le changement de *–s à –j.

Tibétain	sens	japhug	sens
<i>tshos</i>	teinture	<i>tshwi</i>	id.
<i>nas + ‘bru + ma</i>	à grain d’orge	<i>nyj mbru ma</i>	type de bol
<i>chos lugs</i>	secte religieuse	<i>tchxyj lus</i>	coutume
<i>ras + la ba</i>	tissu + laine	<i>rxj la</i>	habit d’homme en laine
<i>mtho ris</i>	cieux (svarga)	<i>mthu ri</i>	feu mon père

Tableau 4 : Emprunts tibétains présentant la correspondance –s :: -j

On peut constater que les mots du Tableau 5 ne peuvent pas tous appartenir exactement à la même couche, puisque le tibétain –os correspond dans un cas à –xyj et dans l’autre à –wi.

Les groupes [occlusives + s] ne sont que rarement préservés tels quels, ce qui est attendu puisque les langues rgyalronguiques actuelles ne possèdent pas de groupes de consonnes finaux. Ces groupes n’apparaissent que dans les premières syllabes de disyllabes, ainsi le tibétain *sngags-pa* « pratiquant tantrique » donne *snagspa*, forme où le s- appartient en fait à la seconde syllabe (la seule syllabification possible est *snag / spa*).

Dans la majorité des cas, le –s final tombe dans les groupes finaux, ainsi *snga-rabs* « temps anciens » devient *snaryβ*, *gzugs* « corps » devient *ɣzuɣ* « apparence » etc.

On trouve un troisième cas de figure où l’occlusive disparaît et seule reste le –s. Seuls quatre mots présentent cette caractéristique :

Tibétain	sens	japhug	sens
<i>rigs</i>	convenir	<i>rus</i>	être vrai
<i>rigs pa</i>	logique (nyāya)	<i>rus pa</i>	génie
<i>rigs</i>	espèce, nationalité	<i>rus</i>	espèce, sorte ⁵
<i>chos lugs</i>	secte religieuse	<i>tchxyj lus</i>	coutume

Tableau 6 : Correspondance –gs :: -s dans les emprunts tibétains en japhug

En observation des tableaux 7 et 8, on constate qu’un mot figure dans les deux à la fois : le dissyllabe *tchxyjlus* « coutume » emprunté au tibétain *chos-lugs*. D’après le principe de cohérence (Sagart et Xu 2002), ces deux syllabes doivent appartenir à la même couche. Or, le –s y a un traitement différent dans la première et la seconde syllabe : dans un cas, il est devenu –j, et dans l’autre il s’est maintenu tel quel, non sans faire disparaître l’occlusive précédente.

Le traitement en –j ne peut être dû à un phénomène interne au rgyalrong (il ne peut pas s’agir d’affaiblissement, en particulier), ce qui signifie que dans le dialecte tibétain donneur, le –s dans la première syllabe était devenu –j alors qu’il s’était maintenu dans la seconde. Cela indique que dans certains dialectes tibétains de la région, la chute du –s s’est effectuée plus tard dans les

⁵ La forme *ruɣ* appartenant la couche où –gs :: -ɣ est aussi attestée dans le sens de « nationalité, race », l’un des sens du mot tibétain.

groupes –gs finaux que quand le –s était une finale simple. Trois hypothèses sont envisageables.

Tout d'abord, on peut imaginer la situation suivante :

Tibétain ancien	Stade au moment de l'emprunt
-g	*-k
-gs	*-s
-s	*-j

Ce schéma d'évolution n'est toutefois pas envisageable, car il impliquerait que les finales –gs se confondent avec –s en –j à un troisième stade : or, aucun dialecte tibétain moderne à ma connaissance ne présente cette caractéristique, les rimes à finales -gs se confondent plutôt avec celles à finales –g. On trouve certes des cas de dialectes où les évolutions drastiques ont causé de nombreuses confusions : en Zhongu (Sun 2003 : 790) par exemple, -i -is -ig -igs ainsi que -u -us -ug -ugs se confondent en -ə, mais avec les autres voyelles, les rimes provenant de –gs restent distinctes de celles venant de –s : -as –es –os deviennent –i tandis que –ag –ags –eg –egs deviennent –a et –og –ogs deviennent –u. Il n'y a pas de dialecte où –ags –igs –ugs –egs –ogs se confondent chacune avec –as –is –us –es –os respectivement et restent distinctes de –ag –ig –ug –eg –og.

Ainsi, on devrait admettre plutôt le schéma suivant :

Tibétain ancien	Stade au moment de l'emprunt	stade moderne
-g	*-k	-k
-gs	*-ks	-k
-s	*-j	-j

Ceci suggère que le –s final n'aurait subsisté que dans les groupes complexes, mais que la langue aurait perdu ses finales –s simples, ce qui semble difficile à admettre. La préservation plus longue des –s finaux dans les groupes [occlusive+s] a un parallèle typologique en chinois (Pulleyblank 1978), où les *-s finaux venant d'anciens *-ts ont disparu plus tard que les *-s simples, mais dans cette langue les groupes *-ts perdent leur occlusives dans la langue moderne.

Enfin, on peut supposer que la correspondance du –s à –j dans *nyjbruma*, *tchylus* et *ryla* est lié à la position de ces syllabes dans le mot : le changement de –s à –j aurait d'abord eu lieu dans la première syllabe de composé lorsque la consonne initiale de la deuxième syllabe est voisée :

Tibétain ancien	Stade au moment de l'emprunt	stade moderne
-g	*-k	-k
-gs	*-ks	-k
-s première syllabe de composé	*-j	-j
-s final	*-s	-j

Cette hypothèse pourrait être réfutée si l'on trouve un emprunt tibétain ayant un –s correspondant à –gs dans la première syllabe et un –j correspondant à –s dans la seconde (par exemple, une forme telle que *ruzri pour un mot tel que *rigs-rus* « lignée »). Une forme de ce type prouverait la véracité de l'hypothèse 2.

4. Conclusion

Les études sur la phonologie historique du tibétain se sont concentrées sur les dialectes tibétains eux-mêmes, les transcriptions chinoises ainsi que les emprunts tibétains dans certaines langues mongoliques tibétanisées (Róna-Tas 1966), mais les emprunts tibétains dans les langues sous influence tibétaine du Tibet occidental, en particulier les langues rgyalrong, n'ont pas reçu l'attention qu'ils méritent.

L'examen des emprunts tibétains en rgyalrong suggère que l'évolution du –s dans les dialectes de l'Amdo ancien a dû être plus complexe qu'on ne l'imaginait, mais seules des études approfondies sur les emprunts au tibétain dans d'autres langues rgyalrong telles que le tshobdun, le zbu ou le rgyalrong de l'est pourront infirmer ou confirmer les hypothèses avancées dans ce travail.

Bibliographie

- Gesang Jumian 格桑居冕 (sKalbzang sgyurmed) 1999. 《藏语方言概论》北京：民族出版社
- Jacques Guillaume 向柏霖 2003. 《嘉戎语、藏语及上古汉语的–s后缀》民族语文，第1期 12-15
- Jacques, G. 2004. *Phonologie et morphologie du japhug (rGyalrong)*, thèse de troisième cycle, Paris VII. <http://xiang.free.fr/these-japhug.pdf>
- Nishida Tatsuo 西田龙雄 1970. 《西番馆译语研究》京都松香堂
- Pulleyblank, E.G. 1978 'the Nature of the Middle Chinese Tones and Their Development to Early Mandarin', *Journal of Chinese Linguistics* 6: 173-203.
- Róna-Tas András 1966. *Tibeto-Mongolica*. La Haye : Mouton.
- Sagart Laurent et Xu Shixuan 2001. 'History through loanwords: the loan correspondences between Hani and Chinese', *Cahiers de Linguistique – Asie orientale* 30.1: 3-54
- Sun Hongkai 孙宏开 2002. 《〈西番译语〉再考》，中国语文研究，第1期，84-96
- Sun Jackson T.-S. 2000a. 'Parallelisms in the verb morphology of Sidaba rGyalrong and Lavrung in rGyalrongic', *Language and Linguistics* 1.1. 161-190.
- Sun Jackson T.-S. 2003. 'Phonological Profile of Zhongu : A New Tibetan Dialect of Northern Sichuan', *Language and Linguistics*, 4.4 : 769-836.